

Côté court

Number 246, November 2006, January 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2006). Review of [Côté court]. *Séquences*, (246), 52–53.

MOLI QUI ? MOLINARI L'ÉNIGME

L'expression d'un désir

Dans *Molinari, la dernière conversation* (2005), Guido Molinari (1933-2004) parlait de son travail et de sa vie, de son enfance, de ses rêves, de ses peintres et de ses penseurs favoris. Il parlait aussi de son dernier grand projet, *Équivalence*. Et indiciblement, en filigrane, il évoquait le souvenir de sa fille Claire, emportée tragiquement en 2000. Dernière égérie de l'artiste, Jo Légaré nous proposait un contact privilégié avec Molinari, mais de façon pudique, intelligente, montrant la simplicité d'un grand maître de la peinture contemporaine, complexe, turbulent, exigeant, en fin de compte humain.

ÉLIE CASTIEL

Film-hommage, *Molinari, la dernière conversation* ne semblait guère annoncer une suite. À première vue, on peut se demander pourquoi un deuxième volet à ce qui nous paraissait, d'emblée, comme une célébration aboutie de l'artiste.

Déjà, le titre est une interrogation directe : *Moli qui ?* À partir de cette constatation, tout est dans l'espace du possible. Et il y a aussi après le point d'interrogation, un sous-titre révélateur, *Molinari l'énigme*, sans virgule entre le nom et le qualificatif, évoquant le mystère autour de l'artiste malgré le fait qu'il fut un individu parmi les autres, se rapprochant du citoyen avec toute la simplicité du monde, exigeant certes (ce qui est tout à fait normal), mais lucide envers ses contemporains.



Peintre du vertical, Molinari exprime la dualité du monde

Entre le cri et le silence, entre l'excès et la folie, constamment Légaré circule sur une corde raide qu'elle domine pourtant avec un souci méticuleux.

Comment répondre à cette interrogation ? De quelle façon se prononcer cinématographiquement ? Quels moyens formels, stylistiques et narratifs utiliser pour intéresser les spectateurs ? Une réponse suffit et réside dans le sujet lui-même : Molinari. Mais c'est surtout par une des pensées du grand peintre que le film de Jo Légaré prend magnifiquement forme : « La peinture est l'expression d'un désir... ».

Désir de témoigner, désir de filmer, désir de dire, désir d'évoquer. Voilà donc la réponse : *désir*. Car dans *Moli qui ? Molinari l'énigme* tout tourne autour de cette action où s'entremêlent des questions d'éthique et de morale.

Peintre du vertical, Molinari exprime la dualité du monde. Son travail est aussi social que politique. Dans son *Traité de la peinture*, Léonard de Vinci déclare que « la peinture est une poésie qui se voit au lieu de se sentir et la poésie est une

peinture qui se sent au lieu de se voir ». Cette pensée ne s'applique-t-elle pas à l'œuvre de Guido Molinari ? Inconsciemment, ou sans doute consciemment, sa peinture exprime la poésie du quotidien, le lyrisme de l'invisible, l'éthique de la création.

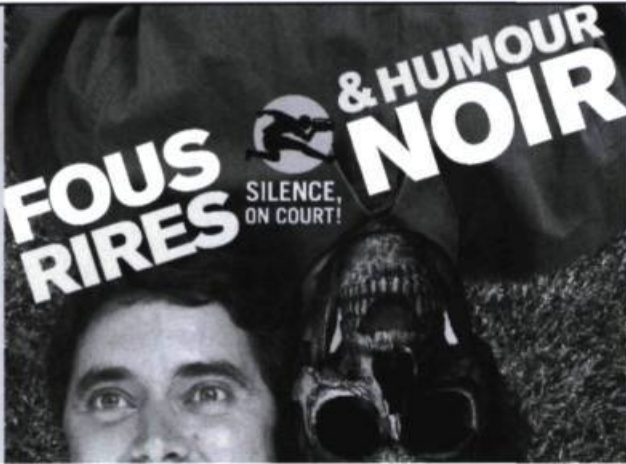
Fidèle à l'artiste, Jo Légaré a construit un film d'une admirable symétrie, les cadrages, les mouvements de la caméra, l'éclairage et les couleurs correspondant aux œuvres du peintre. Le rythme est enlevé, saccadé par moments, prenant des pauses nécessaires, réfléchissant sur quels pas poursuivre, se questionnant, reprenant avec force, énergie, rigueur. Il y a aussi un côté ludique, qui évoque parfaitement le personnage qu'est Molinari. L'humour côtoie le sérieux, le tragique s'entremêle comme par magie à l'enchantement, les formes s'expriment de multiples façons. Tel se manifeste aussi le regard de Légaré, survolté, vivant, lucide, amoureux de la vie.

Cette prise de position a un effet direct sur la mise en scène : de nombreux participants, intentionnellement, expriment très rapidement leurs pensées, quitte à y revenir ; qu'il s'agisse de François-Marc Gagnon, d'Armand Vaillancourt, d'Éric Devlin, de Gordon Sheppard, ou encore de Patrick Molinari, de Leopold Plotek, de Gabor Szilasi ou de Gilles Daigneault. Certains sont artistes, d'autres pas. Tous, sans exception, tentent par contre de disséquer par leurs propos le mystère (l'énigme) autour du peintre.

Parler de Molinari est déjà une énigme, car l'artiste est un mystère intangible malgré son ouverture au monde, son accessibilité. Selon les témoignages, Molinari est « un grand admirateur de sa propre peinture... », « un peu narcissique... », « le chaos », « la recherche de l'absolu... », ou bien encore là où réside « toute la question du mythe et de la réalité... » et selon ses propres mots « ce n'est pas possible de se prendre pour soi-même... ».

Paradoxe du peintre, mais aussi paradoxe qui repousse constamment les limites, contraint d'aller toujours plus loin. Car *Moli qui ? Molinari l'énigme* est autant un film sur l'effort que sur le plaisir de créer. Entre le cri et le silence, entre l'excès et la folie, constamment Légaré circule sur une corde raide qu'elle domine pourtant avec un souci méticuleux. Paradoxe donc de l'artiste, mais aussi paradoxe du metteur en scène qui ne cesse de remettre en question les images en mouvement. C'est certainement ce qu'a voulu dire une Légaré lucide, consciente et passionnément inspirée.

■ Canada [Québec] 2006, 53 minutes – Réal. : Jo Légaré – Recherche : Jo Légaré, Jean-Nicolas Orhon – Images : Vincent Chimisso, Jean-Nicolas Orhon – Mont. : Matthieu Roy-Décarie, Jean-Nicolas Orhon – Mus. : Simon Bellefleur, Jean-François Ouellet – Son : Bobby O'Malley – Avec : Guido Molinari, Alain Lacoursière, Camille de Singly, Georgette Picron, Claude-Armand Sheppard, Sam Abramovitch et de nombreux autres participants – Prod. : Jo Légaré – Dist. : 7^e Art Distribution.



SILENCE ON COURT ! FOUS RIRES ET HUMOUR NOIR

Le 13 août, à Montréal, au Théâtre de Verdure du parc Lafontaine dans le cadre des festivités du cinquantenaire de cette salle en plein air, a été présenté devant une foule record de 3 200 personnes, le programme thématique de courts métrages « Fous rires et humour noir » de Silence on court!, un des moyens qu'a imaginés son directeur Michel Coulombe pour diffuser plus largement le court.

N'ayant pu assister à cette représentation, j'ai regardé sur DVD cette sélection qui m'est apparue plus inégale que d'habitude. D'ailleurs, qu'y faisait *La Psychose* d'Ian Morin? Ce kino allongé est le meilleur film du lot mais est trop sérieux pour être même qualifié de film à l'humour noir. Un jeune homme croit que sa vie est devenu un film. À l'hôpital où il est gardé sous observation, sa copine fait part de ses inquiétudes au médecin traitant. La chute de ce film a un force évidente et tellement différente de nature des gags quelquefois simplistes de ses confrères. Parmi les plus intéressants des autres, il faut signaler les films français *Musique de chambre* de Roland Guillemet et *Cupidon est un gros con* d'Estelle Brattesani, qui utilisent de manière très différente la musique. Le premier est une construction de musique très concrète sur les difficultés du voisinage. Le deuxième est un vidéoclip bon enfant sur la comédie d'erreurs dans la recherche amoureuse.

Le dessin animé *Waxman* d'Éric Piccoli, étudiant au Cégep du Vieux-Montréal, module de manière rapide une histoire de vengeance scolaire. Satire de documentaire-télé d'aventures écologiques, *Josh Morel lost in the wood* de Marc-André Lapierre joue à la fois sur l'inculture et la suffisance de l'animateur et sur quelques gags bien placés. La parodie de film noir *Moi, Jack et Jack* de Vincent Éthier et Steeve Simard est ratée, car elle ne prend pas assez de distance avec son sujet et l'horreur y est mal calibrée.

En définitive, ce programme de Silence on court! aura donc été une rampe de lancement moins efficace que d'habitude pour les travaux de ses réalisateurs.


LUC CHAPUT

GUY SHERWIN LA LUMIÈRE ET LE TEMPS

Fin septembre, l'artiste et cinéaste britannique Guy Sherwin est venu à Montréal présenter ses œuvres à l'invitation du groupe « Double Negative Collective ». Je n'ai pu voir que le programme de courts métrages composé de trois parties, une sélection de dix courts venant de deux séries « Short Film Series » et « Animal Studies », un court-moyen *Prelude* et un beaucoup plus long court, *Messages*.

Peintre, photographe, Guy Sherwin a participé à l'essor de la London Filmmaker's Co-op, maintenant le LUX. Continuant de développer lui-même à la main ses films, il peut jouer ainsi avec la lumière et le temps dans des œuvres qui ont été montrées dans de nombreuses manifestations artistiques et lui ont permis de devenir professeur dans des universités en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Dans ses « Animal Studies », Sherwin travaille avec des êtres qui ne font pas l'acteur, qui agissent à l'état brut. Ainsi *Cats* est un filmage de chats qui dorment, qui bougent en dormant et donc rêvent, semble-t-il, pendant que la lumière et l'ombre forment des figures géométriques sur leur corps. *Eye*, à l'opposé, est un gros plan de l'œil d'une personne qui est donc consciente d'être filmée et des reflets qui s'y forment et qui sont retravaillés. Sherwin, par répétition des photogrammes, a tendance à étirer l'action. Des effets spéciaux simples, comme dans *Reflection*, lui permettent de produire des choses étonnantes : un plan d'eau, un gros arbre s'y reflète, un oiseau flotte sur l'eau, décolle puis semble voler à reculons devant le spectateur stupéfié.

Sherwin réussit à élever le film de famille à un autre niveau, que ce soit dans *Maya*, sur sa fille, ou dans *Prelude*, sur la cour arrière de la maison où il vécut avec son épouse et Maya. *Messages* toutefois est son chef-d'œuvre. À partir de la découverte du langage par Maya, Guy, son père, fait référence à Piaget, collectionne des lettrines très différentes et des alphabets depuis l'aube de l'humanité, travaille le son de cette voix aux questions à la fois enfantines et étonnantes, et compose ainsi une œuvre très riche sur l'éveil au monde. C'est pour la découverte de telles œuvres que le collectif « Double Negative » doit être remercié. 

LUC CHAPUT